

Numéro spécial 2006

# Plaisir d'écrire

N°44 Bis - Juillet /Août 2006

## Questions



## l'autobiographie

*Robert Ferrieux répond à sept questions essentielles  
Rencontre avec Gilbert Marquès (1er Prix du Concours 2006)  
et de nombreux autres articles...*

**Association « Récits de Vie »**

## Dans ce numéro :

<b>Questions à l'autobiographie</b> Robert Ferrieux	<b>4</b>
<b>Robert Ferrieux par lui-même</b> Questionnaire Marcel Proust	<b>16</b>
<b>Rencontre avec Gilbert Marquès</b> (1er Prix Concours Récits de Vie 2006)	<b>18</b>
<b>Georges Perec, la mémoire abolie</b> Claude Daugé	<b>21</b>
<b>Mémoire et autobiographie</b> Jean-Louis Berdagner	<b>25</b>
<b>G. Sand, Ecoutez, ma vie c'est la vôtre</b> Christian Massé	<b>28</b>
<b>Les adhérents témoignent...</b>	<b>31</b>

### Supplément au N° 44 de *Plaisir d'écrire*

#### Édité par « Récits de Vie »

Association sans but lucratif (loi 1901)

#### Siège et adresse postale :

1, Rue José-Maria de Hérédia  
66000 PERPIGNAN

#### Président de l'Association :

Robert FERRIEUX

#### Directeur et rédacteur en chef :

Jean-Louis BERDAGUER

**Rédaction** : Les membres du bureau  
et les membres actifs

**Contact** : 04 68 38 61 77

#### Internet et courriel :

<http://assoc.wanadoo.fr/recitsdevie>

 [recitsdevie@wanadoo.fr](mailto:recitsdevie@wanadoo.fr)

Imprimé au Siège de l'Association

ISSN 1632 - 4986

Dépôt légal : à parution



# Avant-propos

Un numéro spécial : pour quoi faire ? Depuis sa création, *Plaisir d'écrire*, propose régulièrement des récits ou témoignages de ses adhérents, des poèmes aussi, mais n'a pas abordé depuis quelque temps les questions de fond inhérentes à l'autobiographie. Celle-ci, vous devez le savoir si vous êtes un(e) habitué(e) de la revue, a acquis ses titres de noblesse depuis fort longtemps, parfois sous d'autres vocables. Mais sa reconnaissance en tant que genre littéraire est relativement récente : elle est inscrite au programme de seconde et de terminale des séries L, et, surtout, connaît un succès croissant auprès d'un public à la recherche de ses racines, refusant justement une société sans mémoire. Car le lecteur d'autobiographies n'est pas un curieux malsain, un voyeur éhonté, avide de journaux à scandales. C'est souvent un homme de goût qui, par une saine démarche intellectuelle, recherche son propre moi, à travers les souvenirs, les sentiments, les passions d'un narrateur, connu ou inconnu. Cependant ce choix est parfois contesté : à cause de ses exigences, certains considèrent qu'il s'agit d'une littérature de « l'impossible », d'autres se retranchent derrière l'autofiction pour enfin la caresser.

C'est la raison pour laquelle j'ai souhaité faire le point ici avec Robert Ferrieux, Président de *Récits de Vie* et auteur de nombreuses études sur le sujet (qui a bien voulu par ailleurs se soumettre au questionnaire de Marcel Proust), en lui posant sept questions qui me paraissent essentielles.

Gilbert Marquès, récent lauréat du Concours littéraire 2006 répond également à nos interrogations ; vous lirez ensuite une excellente étude de Claude Daugé, sur un auteur original mais complexe, Georges Perec, qui a ouvert de nouvelles voies autobiographiques. À la lumière de récents travaux, votre serviteur s'est amusé à examiner les liens étroits entre la mémoire et l'autobiographie ; enfin, Christian Massé a rendu visite pour nous à la « bonne dame de Nohant », Georges Sand, en nous rappelant la genèse de son *Histoire de ma vie*. Nous tournerons, pour finir, les pages d'un livre d'or : celles de témoignages d'adhérents, que je remercie très vivement pour leur contribution généreuse et enthousiaste.

À l'évidence, ce supplément était indispensable !

Jean-Louis Berdaguer

## Robert Ferrieux, Président de *Récits de Vie*, répond aux questions de la rédaction :

*D'où vient le mot « Autobiographie » ? Et quelles furent les premières autobiographies ?*

**RF** : Le mot est venu trop tard pour s'imposer d'emblée et absorber d'autres dénominations qui existaient avant lui et ont continué leur chemin après sa naissance. Une certaine confusion a d'ailleurs présidé à son apparition, qui s'est faite par étapes successives, avec des refus, des réticences, des hésitations.

Il semble qu'il ait d'abord été employé en Allemagne à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. « Selbst-biographie », avec un trait d'union, s'est trouvé ensuite repris par des critiques anglais en 1797 sous la même forme : « Self-biography ». Cependant, l'allure compliquée du mot composé ne plaisait pas à tout le monde. L'association d'une racine saxonne à une composition d'origine grecque paraissait « pédantic », adjectif assez clair pour ne pas exiger de traduction.

Pourtant, en 1809, l'un des grands poètes romantiques, Robert Southey, l'utilise dans un article, toujours avec le trait d'union. Puis, après une éclipse de 20 années, il réapparaît dans l'une des plus célèbres revues littéraires de Londres, cette fois sous la forme qu'on lui connaît aujourd'hui, avec ses trois composantes sémantiquement grecques : « auto/bio/graphy ». Pourtant, à de nombreuses reprises, le trait d'union revient sous la plume des spécialistes, jusque dans les années 60 du XIX<sup>e</sup> siècle. À vrai dire, ce signe de prétendue union témoigne plutôt des balbutiements de la typologie : H.G.Wells, en 1924, hésite encore ; dans le titre de son ouvrage se trouve bien le nom « autobiography », mais l'adjectif reste « auto-biographical ». En France, les dénominations « mémoires [d'outre-tombe] », « souvenirs [d'enfance et de jeunesse] », « confessions [d'un enfant du siècle] », « la vie de [Henri Brulard], etc. » ont longtemps prévalu. Il faut vraiment attendre le vingtième siècle pour que s'impose « autobiographie », encore que certains auteurs, et non des moindres, ne font guère de différence entre les termes. Sans doute a-t-on longtemps pensé que l'autobiographie constituait un

sous-genre de la biographie : en 1928, André Maurois consacrait un remarquable chapitre sur l'autobiographie, mais à l'intérieur d'un livre intitulé « Aspects de la biographie ». On sait aujourd'hui qu'il s'agit de deux genres différents : la biographie, chronique du temps mort, l'autobiographie, rivée au présent de l'être.

Les premières autobiographies sont difficiles à situer. Georges Gusdorf pense que c'est un phénomène occidental lié au christianisme. Pourtant, l'homme s'est toujours confié au burin, au stylet ou à la plume. La littérature latine, par exemple, comprend nombre d'écrits personnels, commentaires (César), lettres (Cicéron, Pline le Jeune), poèmes (Catulle), etc. Cependant, malgré de rares exceptions, en particulier, celle, ô combien importante, de Saint Augustin, ou l'attachant livre de la très catholique paroissienne anglaise Margery Kempe, dicté au curé dès 1428, l'exploration du « moi » n'est vraiment apparue qu'après la Réforme et, en particulier, à la Renaissance. La nuit de l'âme peuplée de terreurs pénitentes avait créé une culture de l'incarcération poussant à la confiance et incitant au dialogue avec Dieu et, par là, avec soi-même. Et lors de l'explosion des XV-XVI<sup>e</sup> siècles, l'émerveillement de soi donna un nouvel élan à l'expression personnelle. À l'homme renaissant, rien d'impossible : les lointains continents, le mystérieux royaume intérieur. Le « moi », c'était aussi « l'Amérique » !

*Dans sa première autobiographie qui vient de paraître (Un pedigree), Patrick Modiano s'arrête à l'âge de 21 ans. Pourquoi la plupart des auteurs deviennent-ils silencieux à l'âge adulte dans ce genre d'exercice ? (Ex : Gide, Sartre, Perec, Green, Guth, Dutourd...) Est-ce pour montrer la genèse de leur personnalité (qui se forge pendant l'enfance et l'adolescence) et nous faire mieux comprendre leur œuvre ? Ou y a-t-il d'autres raisons plus cachées, des épisodes ou événements dont l'auteur ne veut pas parler, par pudeur ou parce qu'il est devenu un adulte et qu'il sait qu'il est davantage responsable de ses actes ?*

**RF :** La question est pertinente car le problème existe. Il y a à cela de multiples raisons. La première est d'ordre quantitatif : une autobiographie, c'est long à écrire et quand on arrive au récit de l'âge adulte, on a moins envie de s'atteler derechef à la tâche qui paraît infinie. De plus, comme le précise l'énoncé de la question, les années de l'enfance et de l'adolescence sont si cruciales qu'on y revient sans cesse et, au fur et à mesure du vieillissement, elles tendent à s'imposer au présent. Puis, il y a l'indicible, les

compromissions après l'innocence perdue, et tout le monde n'a pas envie de raconter cela, à moins que, tel Frédéric Mitterrand, on en fasse une œuvre, un « texte » comme il le proclame, et que cela serve de mise au clair d'une identité, pour soi, et, puisqu'il s'agit d'un personnage public, pour les autres qui, au fond, l'aiment bien. Rappelons-nous l'importance que donnait à l'attitude de l'autobiographe Hilaire Belloc (que j'ai cité plusieurs fois) lorsqu'il parlait de « pudor ». D'autre part, la vie active tend à privilégier le côté public, et l'autobiographie devient, en effet, *Mémoires* ou *Souvenirs*, etc. La vieillesse, sans doute, incite à se chercher et se définir, mise au point énonciatrice de sa propre vérité. Voyez Rousseau qui n'a eu de cesse de ressasser et corriger ses *Confessions*, même, après coup, dans *Les Rêveries d'un promeneur solitaire*. De toute façon, l'autobiographie est un genre dérangent, douloureux, qui demande du courage, car il suscite l'effroi du mystère de soi.

Reste ce souci didactique évoqué dans la question : une attention délicate qu'aurait l'auteur envers son lecteur. L'autobiographie des premières années deviendrait une clef pour mieux comprendre l'œuvre. Semblable sollicitude reste, me semble-t-il, un vœu pieux : logiquement, l'autobiographe devrait alors publier son récit avant de poursuivre son travail, ce qui n'est jamais le cas. D'autre part, lorsqu'un livre a été livré au public, il disparaît des préoccupations de son auteur. L'œuvre est comme abandonnée, presque abolie. L'interprétation en est laissée aux critiques dont les exégèses suscitent souvent l'étonnement. Enfin, et là se situe le point important, une autobiographie rédigée à cette fin serait faussée dès le départ, se transformerait en manifeste explicatif. Certes, bien des auteurs proclament qu'ils rédigent pour leurs descendants. Il s'agit-là d'un camouflage parfois inconscient, ou alors d'un véritable leurre. En général, on n'est pas vraiment maître de ce qu'on écrit : la mémoire a des manques, des déformations. Le souvenir se trouve réfracté par des prismes. Le champ du souvenir se rétrécit, pour soi, rien que pour soi. Le genre est éminemment égoïste ou, pour reprendre Stendhal, « égotiste ». À ce compte, on peut se demander pourquoi il fascine le public. Outre la légitime curiosité d'entrer ainsi dans l'intimité, même revue et corrigée, d'un être connu et, souvent déjà apprécié, l'exploration de soi ouvre des perspectives vertigineuses, parfois poétiques, des gemmes d'écriture. Certaines pages du vieux et pourtant rageur Ruskin brillent dans *Præterita* d'un bonheur absolu, et est-il besoin de rappeler celles que Proust consacre aux rêves, à l'aubépine du temps perdu ou aux pavés de la cour du temps retrouvé.

***Certains écrivains paraissent mépriser ou sous-estimer l'autobiographie (bien qu'ils s'en servent parfois incognito). Tout au plus la considèrent-ils comme à la lisière de la littérature. L'art et la véracité peuvent-ils vraiment cohabiter ?***

**RF :** Je ne sais si les écrivains dont il est fait état ne cachent pas leur jeu ou ne se trompent pas sur eux-mêmes. Il n'est pas rare, en effet, d'entendre ou de lire : « C'est un premier roman, surtout autobiographique, forcément, car ensuite j'ai créé un autre univers ». L'autobiographie, semble-t-on vouloir donner à croire, est un passage obligé de débutant, dont on s'affranchit en prenant du métier. Et en fin de carrière, on voit ces mêmes auteurs publier leurs *Mémoires*, revenir, en quelque sorte, à la case départ.

L'ont-ils jamais quittée ? Qu'on envisage, en prenant de l'âge, de se rassembler en un bouquet final est la chose au monde la mieux partagée. Les anciens reviennent au village, racontent à qui veut bien entendre leur maturité, puis leur jeunesse, enfin leur enfance. Celui et celle qui savent écrire les offrent au public, exorcisant leurs démons, glorifiant leurs faiblesses, se donnant l'illusion de l'objectivité. En fait, ils parlent d'eux-mêmes, non tels qu'ils ont été mais tel qu'ils sont au moment où ils s'expriment. Leur passé est mort et ce n'est que de l'ici et du maintenant dont il s'entretient (*hic et nunc*).

Ainsi en a-t-il été, à leur corps et cœur défendant, tout au long de leur carrière. On ne parle ou n'écrit que de ce que l'on connaît. Graham Greene passe par Cuba ou l'Afrique, etc., et chaque fois, laisse un chef d'œuvre dont l'action se situe dans le pays rencontré. André Malraux fait de même pour la Chine, l'Espagne, etc. Cet exemple du lieu est symbolique : le temps, l'action narrés se nourrissent des milieux fréquentés, des personnes entrevues. L'imagination repose sur le socle du vécu, ce qui a été vu, entendu, senti ou appris dans les livres. Les sœurs Brontë (*Jane Eyre*, *Les Hauts de Hurlevent*, *La Locataire de Whitefeld*) racontent, à l'exception du dernier ouvrage fondé sur l'alcoolisme de leur frère Branwell, les passions qu'elles n'ont vécues que par procuration, repues qu'elles étaient de romantisme littéraire, de conservatisme politique, d'âpreté de paysages. Le roman se fait alors le vecteur d'une cause ancrée au tréfonds de l'auteur : la liberté, l'amour, la religion, le bien, le mal, que sais-je ? De plus, la littérature personnelle compte d'immenses chefs d'œuvre. Lorsque le « je » devient le sujet *princeps* du discours, on croise Saint Augustin, Montaigne, Rousseau, Proust et combien d'autres. Bref, que toute

littérature soit écrite de la même encre que l'autobiographie, comme le disait en substance Albert Thibaudet, paraît une évidence. Le nier relèverait de l'illusion.

Il n'existe donc pas de hiérarchie. L'autobiographie ne se situe pas à une lisière, elle est littérature et toute littérature n'est qu'autobiographique. Se pose la seule question du talent ou mieux, du génie. L'observation, l'obsession, la foi, la perspicacité, l'effet de réel ou de rêve, la fantasmagorie n'ont pas de grande valeur en soi. Il leur faut passer par l'épreuve de l'écriture. J'ai analysé ailleurs cette naissance du souvenir à la réalité littéraire à propos de Rousseau. Seules, en effet, traversent les siècles les œuvres des grands écrivains, et les œuvres autobiographiques ne font pas exception. Le reste (histoires de stars, etc.) n'est que bavardage.

Demeure le faux problème de la cohabitation de l'art et de la véracité. Faux, car si l'on entend par « véracité » l'adéquation au réel de soi, l'autobiographie ne s'en départit jamais. Est « vrai » ce que je suis, mes mensonges, mes affabulations, mes stylisations, mes mystifications et mythisations y compris. J'ai souvent souligné dans *Récits de Vie* que la notion de « fidélité » rend mieux compte de l'authenticité autobiographique. Quant à l'art, il est ou il n'est pas : s'il est, l'œuvre est bonne ; s'il n'est pas, elle devient illisible ou simple document.

***Lorsqu'on parle d'autobiographie, se pose inévitablement la question de la vérité. La plupart des autobiographes affichent, avec force, leur désir de sincérité, mais qu'en est-il vraiment ? L'affirmation de cette volonté, garante de l'authenticité du récit, ne peut-elle pas être mise en doute par le lecteur ?***

**RF** : Certes, bien des écrivains autobiographes expriment leurs bonnes intentions. Je n'accorde pas beaucoup de crédit à cet affichage des couleurs. Je m'intéresse bien plus aux cartes qu'on abat.

C'est pourquoi il faut s'entendre sur ce qu'on appelle « vérité ». Est-ce celle, historique, du passé ? Des mots, du noir sur du blanc, peuvent-ils ressusciter ce qui a été et n'est plus ? La réponse est « non ». Le passé est mort ; le présent qui fut n'est plus, il ne sera plus jamais. On a beau dire, on a beau faire, il a disparu. Alors, qu'en retrouve-t-on ? Des souvenirs qu'on mue en phrases.

Le souvenir, d'abord, ce n'est plus la réalité mais une image mentale. On voit, entend, renifle, touche quelque chose de virtuel. Il y a donc fabrication, avec des choix, volontaires ou non, des manques, des ratés. Ce qui



reste du passé s'est fait furtif, évanescent, partiel. Partial aussi : on se souvient d'un détail mais pas d'un autre. Pourquoi ? La psychanalyse a tenté de rationaliser ce processus, en vain, me semble-t-il. On n'explique pas l'oubli qui a gommé tout ou partie, qui a fait que des pans entiers ont sombré, qui a épargné des îlots. La perception des choses, forcément fragmentaire au départ, voyage avec soi au long des années, se modifie, évolue au gré des aléas de la vie. Le souvenir qu'on en garde n'a plus rien du réel qui l'a engendré. Ce qu'on croit avoir été aujourd'hui est différent de ce qu'on en croyait hier et aussi de ce qu'on en croira demain. Ainsi, l'objectivité devient un leurre, une mission impossible.

S'ajoute à cela l'épreuve de l'écriture, nouvelle déformation, récréation en un autre langage parmi beaucoup, musique, peinture, sculpture, mouvement d'un corps. La plume hésitante transforme l'or du souvenir en plomb, la plume alerte change son plomb en or. Quelle merveilleuse aventure pour un fragment de passé de se trouver à la merci du génie, celui de Rousseau, par exemple. Le voici malaxé, trituré, décanté, promu à la lumière, source d'éblouissement verbal. Ce pauvre présent qui était est devenu trésor artistique, patrimoine universel, source de délectation.

À ce compte, si elle n'était pas impossible, l'objectivité serait-elle souhaitable ? Je suis convaincu qu'il est vain de la rechercher. Sur ce point, je diffère complètement de la conception exprimée par Philippe Lejeune lorsqu'il a lancé son célèbre « pacte autobiographique ». L'auteur s'engagerait à la « sincérité » ? Cela ne signifie rien : même lorsque Rousseau ment, il est absolument sincère. Ce qu'il évoque dans *Les Confessions* évolue de chapitre en chapitre. Il se disait fautif, le voilà vertueux. Il s'est condamné en première instance, il s'acquitte en appel. Et dans *Les Rêveries d'un Promeneur Solitaire*, les mêmes faits, ou plutôt les mêmes souvenirs suivent la trace de ses pas, encore stylisés. Nouvelle absolution, voire béatification : Rousseau fait accéder Jean-Jacques au martyr, puis à la sainteté. Va-t-on le lui reprocher ?

Bien au contraire, jamais l'autobiographe n'est plus intéressant que lorsqu'il exprime la seule vérité qui puisse se trouver à sa portée, celle d'aujourd'hui. Son imagination a déposé ses cristaux sur le rameau du passé ? Excellent ! Son récit n'en aura que plus d'intensité. Il a mythifié sa vie ? Tant mieux, il se raconte tel qu'il est vraiment. Le glorieux mensonge qu'il s'est forgé, c'est lui, au présent, palpitant de vie. Il a stylisé son passé ? Bravo ! Ce qu'il prétend avoir été est devenu œuvre d'art. Tout cela fait que je n'emploie jamais, lorsque j'évoque le genre autobiographique, les mots « vérité » ou « objectivité ». Celui que je préfère est

« fidélité ». Fidélité à soi, ici et maintenant. Là se trouve l'immense privilège, l'éblouissant miroir, la rutilance de la beauté autobiographique.

Ainsi, l'autobiographie, loin de constituer un genre particulier de la biographie, se situe à son opposé. La biographie s'exprime en termes de dates, de faits et de gestes. Elle s'efforce de déceler la vérité objective des comportements. Elle dénonce les illusions, arrache les masques, attaque les mensonges. Elle exerce un contrôle administratif sur les activités passées. Elle dresse des procès-verbaux de l'histoire personnelle. C'est une chronique du temps mort. L'autobiographie, elle, s'affirme comme le genre du présent, flexible, insaisissable. Elle ne copie pas, elle recrée tout à l'image d'une fidélité secrète. Par-delà les fluctuations de l'apparence, elle pose la main sur le corps chaud de l'être. Elle n'est point agenda du passé, memento de l'existence. Elle découvre et formule les valeurs premières d'une destinée. Elle s'oriente tout entière vers la patiente élaboration de l'être personnel.

*« Non pas tel que j'étais, mais tel que je suis, tel que je suis encore »*  
Saint Augustin, *Confessions*.

***L'auteur qui se penche sur son passé ne peut prétendre à une relation exhaustive de sa vie. Ce serait évidemment impossible, pour de multiples raisons. Il va donc faire un choix arbitraire et subjectif. N'est-ce pas de nature à discréditer l'autobiographie ?***

**RF :** On en revient toujours à la même idée : le but de l'autobiographie est-il de faire une copie-carbone du passé ? Certains écrivains ont cru que cette conformité absolue était à leur portée. Victimes de leurs illusions assez communément partagées, ils ont vite dû déchanter. Ils croyaient en la toute puissance de la mémoire et des mots. L'échec de leur expérience leur a appris que l'une, aussi bien que les autres, n'étaient que des traductions, en un langage chaque fois différent, avec des mutilations, des transmutations, des créations. Le mot « récréation », lui-même, ne me paraît pas approprié. On ne peut recréer ce qui n'est plus en une matière autre que ce qui a été. La réalité vécue, c'est des couleurs, des sons, des odeurs, des situations, des perceptions, des sentiments, des émotions, etc. Ce que j'en restitue se limite à des symboles conventionnels, un agencement de lettres d'alphabet. Et là, intervient une possible transfiguration. Là est le véritable pouvoir : accéder à l'œuvre d'art par le génie. Valéry écrivait : « Avec du talent, on fait ce que l'on veut. Avec du génie, on fait ce que l'on peut ». Ainsi, la star du moment donne dans la médiocrité et Proust, lui, bâtit une

immense cathédrale verbale, dont chaque recoin rutil de cristallisations éblouissantes. La béance métaphysique entre le souvenir et la réalité qu'il croit restituer est comblée. La magnificence du verbe s'est emparée du matériau impur et l'a façonné en facettes de beauté.

J'ai lu des autobiographies se terminant par la mort programmée de leur auteur, soi-disant pour que l'œuvre reste complète. Ainsi, Uriel da Costa, Benjamin Haydon se suicident au jour dit. Ce « Finis » n'est pas leur plus grand acte de gloire. Ils ont triché avec eux-mêmes et le lecteur. On les plaint plus qu'on les admire. Leur œuvre autobiographique n'avait pas besoin de cela. Elle a servi de prétexte à leur désespoir. Il est d'autres écrivains qui, tels certains peintres, Rembrandt, Van Gogh par exemple, reviennent plusieurs fois sur l'histoire de leur vie. Leur recherche est passionnante, l'accomplissement sans cesse remis à l'horizon du devenir. Les différentes versions témoignent à elles seules, s'il en était besoin, des variations permanentes de la mémoire. On dirait que le thème se trouve repris, changé, en augmentation ou diminution, en miroir, comme dans les *Variations Goldberg* (Bach) ou *Diabelli* (Beethoven). La comparaison musicale est pertinente : tout le monde connaît « Ah ! Vous dirai-je, Maman... » Lorsque Mozart s'empare de la mélodie, il l'expose puis la bouscule en un feu d'artifice sonore. Fusent les éblouissements, les gerbes de paillettes, les aubes éclaboussées. L'autobiographie, c'est cela : un thème : le souvenir, et des variations : le ou les récits qu'on en fait.

À ce compte, pour revenir à l'énoncé de la question, le choix de l'écrivain de soi, qu'il soit volontaire ou non (il existe des interdits, des régions inviolables, des recoins à jamais secrets), ne regarde que lui. Le lecteur ne peut s'arroger des droits sur l'œuvre qui lui est donnée. S'il a besoin de connaître la vie historique du Cardinal de Retz, il va consulter ses biographies. Il lit ses *Mémoires* en un tout autre esprit : il sait que le médiocre Cardinal s'est forgé un personnage glorieux. On admire l'art de ce fabricant, de ce magicien des mots. Même si on est dupe, ce n'en est que mieux : reprocherait-on à Turner que ses aquarelles ne ressemblent pas vraiment à la mer ? Ou à Gauguin que ses Tahitiennes sont rigides ? Ou aux fresques égyptiennes que les pharaons sont toujours représentés de profil ? Je ne vois aucune raison d'intenter un procès. On n'embastille pas George Moore parce qu'il a savoureusement narré sa visite à Verlaine, alors qu'il ne l'a jamais vu. On ne jette pas Lamartine aux détritiques pour avoir chanté *La vigne et la maison*, bien qu'on sache que madame de Lamartine a ajouté le cep pour honorer les vers de son défunt mari.

Alors, abandonnons ces mots (discrédit, limites, invalidité, etc.) aux

oubliettes. L'autobiographie est suzeraine, les autres genres sont vassaux. En toute écriture coule l'encre de la vie personnelle. Telle est notre condition : la solitude métaphysique des êtres n'autorise aucune dérogation.

**Philippe Lejeune fait de ce qu'il appelle « le pacte autobiographique » le fondement de toute écriture de soi. Cette notion semble avoir été adoptée par la grande majorité des spécialistes du genre. Qu'en est-il vraiment et qu'en pensez-vous ?**

**RF** : Un « pacte » implique l'engagement. Le « pacte autobiographique » est l'engagement de dire la vérité. À l'opposé, se situe le « pacte de fiction », présidant à la démarche romanesque. Vérité, qu'est-ce à dire ? D'abord, qu'il existe une adéquation entre l'auteur, le narrateur et le personnage dont la vie est racontée. De plus, l'autobiographe, historien ou journaliste de lui-même, promet au lecteur que ce qu'il va lui dire est vrai, qu'il le croit vrai, qu'il ne lui ment pas. Cela implique des valeurs d'honnêteté, d'intégrité, de sincérité. Le lecteur soupçonneux a donc le droit de mener son enquête, de vérifier qu'il y a bien calque entre ce qui est écrit et la réalité des choses. S'il juge qu'il y a eu tromperie, il pourra en conclure que l'autobiographe s'est conduit en falsificateur et dénoncer la tricherie [cf. Philippe Lejeune, 2002, [http://www.autopacte.org/pacte\\_autobiographique.html](http://www.autopacte.org/pacte_autobiographique.html)].

Dire la vérité sur soi ? Diable ! Presque tous les autobiographes s'y « engagent », en effet, dès le début de leur œuvre : Montaigne, Benjamin Franklin, J.J. Rousseau, Marie Bashkirtseff, A. Trollope, W.H. Davies, etc. Belles intentions ! Goethe, prudent, parle de *Dichtung und Wahrheit* [Poésie et vérité] : il se méfie de lui-même, il sait qu'il affabulera, que son souvenir s'est incrusté d'imaginaire. D'ailleurs, il ne veut rien vérifier, écartant d'emblée ce qu'il appelle des « *realia* », les témoins matériels de son passé, ses notes, ses lettres, ses agendas. Il ne s'y reconnaîtrait plus et cela l'embarrasserait. Rousseau, lui, fait une proclamation flamboyante de sincérité. Texte épique, comme lancé à la Grande Armée des hommes du haut d'une pyramide de bonne conscience. On sait ce qu'il en advint : les *Confessions* sont serties de mensonges, les *Rêveries* font accéder leur auteur au martyre [cf. réponses aux questions précédentes].

Sans doute est-il opportun de dissocier les notions de « vérité » et de « sincérité » en matière d'autobiographie. Même lorsque Rousseau ment, il reste totalement sincère. Je vais encore plus loin : c'est quand il se ment qu'il devient le plus lui-même. J'ai montré ailleurs [cf. *De l'autobiographie littéraire*, éd. Récits de Vie, Perpignan, 2002 et *La littérature auto-*

*biographique en Grande-Bretagne et en Irlande*, Paris, Ellipses, 2001, pp.23-129] qu'en fait, ni la vérité, ni la sincérité ne sont nécessaires à la réussite du genre et, au contraire, que leur recherche systématique le paralyse. La décantation des ans, la stylisation de l'expérience, la mythification du personnage sont plus authentiques que l'impossible chronique pointilleuse du passé. Le lecteur n'a que faire d'un biographe de soi : il sait qu'il lui manque l'objectivité, le détachement, le sens critique. Ce qui l'intéresse, c'est l'œuvre, et, si possible, l'œuvre d'art. Une grande autobiographie comme celle de Ruskin [*Præterita*, déjà évoquée] est un monument de bonheur verbal, un Eden de beauté où coulent les ruisseaux cristallins, les guirlandes fleuries, les hautes herbes des prés. Ruskin, pourtant, se minait d'amertume féroce, de ressentiment sauvage. Tout cela, il l'a gommé, il s'en est purgé. La catharsis, volontaire, annoncée, ne condamne pas son livre. Loin de là ! Elle le magnifie, le glorifie. L'autobiographe a livré-là sa plus belle vérité : Ruskin est resté fidèle à l'idéal de lui-même. Il a chanté la poésie de ses rêves.

Voilà qui conduit à un autre problème : pendant longtemps, Philippe Lejeune a rejeté l'autobiographie en vers. Le récit, écrivait-il, se devait d'être rédigé en prose. Il n'était pas le seul : un des pionniers de la compilation et de la critique autobiographiques, l'Américain William Matthews [*British Autobiographies, An Annotated Bibliography of British Autobiographies Published or Written Before 1951*, Los Angeles, Archon Books, University of California, 1955, 1968] écarte *The Prelude* de Wordsworth pour la raison qu'il est écrit en vers blancs (décasyllabes iambiques non rimés). Depuis peu, Lejeune a élargi le champ et admis la possibilité d'une écriture poétique. Il a eu raison : la poésie, le poème en prose, sous toutes leurs formes, conventionnels ou libres, peuvent servir de support à la démarche autobiographique. Pour reprendre l'exemple cité *supra*, *Le Prelude*, outre l'extraordinaire beauté de ses vers, reste une œuvre autobiographique majeure du début du XIXe siècle. C'est l'enfance, l'adolescence et la jeune maturité du poète, avec ses bonheurs, ses rêves, ses vertiges, ses profanations, ses regrets, ses culpabilités, ses détestations. Ce n'est pas la logique du discours qui en régit les développements, mais l'imagination sans cesse renouvelée des associations d'idées, de sensations, de perceptions diverses. En vain se retrouverait-on dans la chronologie : l'œuvre transcende la séquence du passé pour converger vers l'élu, celui que Hugo appellera « l'écho sonore », Baudelaire le phare », Rimbaud le « voyant », le visionnaire dont la vérité se confond avec la prophétie.

***Lors de vos réponses précédentes, vous semblez vous intéresser plus***

***particulièrement aux autobiographies littéraires des grands écrivains. Pensez-vous que les réflexions que vous apportez sur le genre s'appliquent également aux simples récits de vie, aux témoignages d'inconnus - parfois très émouvants - tels que nous les publions régulièrement dans Plaisir d'écrire ?***

RF : Certes, je crois difficilement en la toute puissance des mots. La réalité vécue est forcément plus riche que la transcription qui pourra s'en faire. Cela vaut pour n'importe quelle forme d'expression : écriture, peinture, danse, etc. Ou plutôt, dès qu'il y a représentation, on passe à un autre domaine que j'explique en parlant de « stylisation », résultante de la chaîne des traductions diverses : cristallisation du vécu en souvenir, transcription de ce souvenir en, pour nous, texte. De plus, la solitude métaphysique de l'être, l'incommunicabilité inhérente à sa condition font barrière entre l'écrit (de l'un) et le lu (par l'autre). Paradoxalement, c'est ce qui confère à la tentative d'expression sa première noblesse, car elle implique un nécessaire dépassement.

C'est pourquoi les grands écrivains nous servent de référence. Réfléchir sur le genre autobiographique conduit à analyser leur démarche, leurs commentaires sur cette démarche et aussi leur art. J'insiste sur le privilège qu'ont leurs souvenirs d'être soumis à l'épreuve d'une écriture de maître.

Quand on aborde l'autobiographie, et celle que vous appelez « simple récit de vie » ne fait pas exception, on est conduit à se poser des questions :

Raconte-t-on sa vie sans passer par la fiction ?

La reconstruit-on ?

Privilégie-t-on certains épisodes fondateurs ?

Les souvenirs d'enfance sont-ils primordiaux ?

S'accommode-t-on de sa mémoire ?

Partage-t-on une expérience proche de l'indicible ?

Le récit de la vie d'un autre peut-il intéresser ?

La réponse à tout cela est « oui », et il convient de le savoir.

Il y a forcément fiction, mais involontaire, donc à petites doses, et ce glissement reste, en soi, une forme de révélation. La restructuration *a posteriori*, que Gusdorf appelait « péché originel de l'autobiographie », relève de la configuration même de la mémoire. Elle s'appuie sur des jalons précis, par exemple, les lieux où l'on a habité, les étapes de la vie familiale, les passages d'une condition à l'autre, avec des charnières, des étalements, des rétrécissements. L'enfance, si longue, si intense dans son bonheur ou sa souffrance, tient une place privilégiée. Pour son récit, comme pour celui des expériences adultes, la mémoire, mouvante, mutilée ou

enrichie, telle qu'elle est restituée, garde l'authenticité du présent, au moment même où elle est transcrite. Certaines expériences défient l'expression : comment, par exemple, dire l'horreur vécue des camps nazis ? Les mots, même ceux de Primo Lévi ou de Jorge Semprun, aussi puissants soient-ils, restent en-deça de la réalité. Gusdorf va plus loin lorsqu'il écrit : « La réalité humaine, sous quelque aspect que nous nous efforcions de la saisir, ne s'offre à nous qu'en se dérochant. Le dernier mot, l'authenticité dernière, nous les recherchons toujours au hasard de nos représentations. Mais nous ne les atteindrons pas, car ils ne sont pas de l'ordre de la représentation » (*Mémoire et personne, op. cit.*, p. 531).

Cela dit, le récit de vie suscite une réelle fascination qui nécessiterait une analyse en soi. Ainsi, et vous le soulignez, nos pages génèrent une émotion redoutable, dont ni les auteurs ni les lecteurs ne sortent indemnes. Leurs rires, leurs larmes, parfois leur détachement désabusé ou, au contraire, leur explosion de bonheur, leur nostalgie aimante ou leur froide détestation, tout cela s'accumule au fil de nos publications. Une association comme la nôtre engrange des trésors de vie : lieu de mémoire, laboratoire d'écriture, elle est dépositaire d'une grande aventure humaine. Des hommes, des femmes, issus de différentes strates sociales, reflètent de multiples particularismes, y laissent une part d'eux-mêmes, la plus cruciale souvent. Cette confiance, cette confiance aussi, tout cela inspire le respect et la reconnaissance. C'est pourquoi nous publions avec le même bonheur des auteurs rompus à l'écriture et d'autres parfois plus hésitants, mais dont l'expérience narrée est si forte qu'elle est comme un coup de poing reçu en plein cœur. Tous les registres défilent en nos pages : le tragique, le dramatique, l'ironie, l'humour, la nostalgie, le désir, le regret, la profondeur, la légèreté, le bonheur.

En cela, nous nous sentons investis d'une mission : sauvegarder, donner la parole, susciter l'envie et la joie d'écrire, offrir le plaisir de lire et d'être lu. Ce précédent « nous » n'est pas réservé aux animateurs de la rédaction : il englobe tous les adhérents, membres actifs ou non, car l'entreprise est collective. Il existe désormais un « esprit Récits de vie », se manifestant par le besoin qu'ont certains de se retrouver plus souvent que lors des publications. Des rencontres sont organisées ici ou là : c'est notre suprême récompense. ☐

## **Robert Ferrieux par lui-même** (Il répond au questionnaire de Marcel Proust)

*Le principal trait de mon caractère.* – Un idéalisme proche de la naïveté.

*La qualité que je désire chez un homme.* – La noblesse d'âme.

*La qualité que je désire chez une femme.* – Le charme intelligent.

*Ce que j'apprécie le plus chez mes amis.* – La fidélité et la loyauté.

*Mon principal défaut.* – Mon perfectionnisme.

*Mon occupation préférée.* – Fréquenter la beauté.

*Mon rêve de bonheur.* – L'harmonie avec la nature.

*Quel serait mon plus grand malheur.* – Perdre les gens que j'aime.

*Ce que je voudrais être.* – Ce que je suis, faute de ne pouvoir mieux.

*Le pays où je désirerais vivre.* – Le mien, malgré tout.

*La couleur que je préfère.* – L'azur.

*La fleur que j'aime.* – Le bleuet.

*L'oiseau que je préfère.* – La pie.

*Mes auteurs favoris en prose.* – Saint Augustin, Jane Austen, Rousseau, Goethe, Chateaubriand, Charlotte, Emily et Anne Brontë, Stendhal, Virginia Woolf, Proust, E.M. Forster.

*Mes poètes préférés.* – Lucrèce, Virgile, du Bellay, Shakespeare, Racine, Wordsworth, Coleridge, Keats (Romantiques anglais), Emily Brontë, Chénier, Hugo, Baudelaire, Robert Browning (*Men and Women*), Walt Whitman (US) (*The Leaves of Grass*), Rupert Brooke, Siegfried Sassoon,



Wilfred Owen (poètes anglais de la première guerre mondiale).

*Mes héros dans la fiction.* – Énée, Prospero, Faust, Julien Sorel.

*Mes héroïnes favorites dans la fiction.* – Andromaque, Ariane, Phèdre, Didon, La Princesse de Clèves, Emma (Jane Austen), Madame de Mortsauf, Helen Huntingdon (*The Tenant of Wildfell Hall* d'Anne Brontë).

*Mes compositeurs préférés.* – Purcell, Marc-Antoine Charpentier, Alessandro Scarlatti, J.S. Bach, Haendel, Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert, Brahms, Fauré.

*Mes peintres favoris.* - Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Rembrandt, Vermeer de Delft.

*Mes héros dans la vie réelle.* – Churchill, De Gaulle.

*Mes héroïnes dans l'histoire.* – Les suffragettes.

*Mes noms favoris.* – Ceux des dieux gréco-latins

*Ce que je déteste par-dessus tout.* – Le bavardage.

*Caractères historiques que je méprise le plus.* – Pétain, Laval.

*Le fait militaire que j'admire le plus.* – La Résistance.

*La réforme que j'estime le plus.* – L'abolition de la peine de mort.

*Le don de la nature que je voudrais avoir.* – Voler.

*Comment j'aimerais mourir.* – Par mes soins, si je l'estimais nécessaire.

*État présent de mon esprit.* Trop scrupuleux.

*Fautes qui m'inspirent le plus d'indulgence.* - Celles que je crois pouvoir pardonner.

*Ma devise.* – Fais ce que voudras mais fais-le bien.

## **Rencontre avec Gilbert Marquès**

**1er Prix « Récits de Vie » 2006 pour *l'Homme copie qu'on forme*.**

*Gilbert Marquès, lauréat de notre concours littéraire 2006, vit dans les environs de Toulouse. À la mi-mars, il a bien voulu accorder une interview à « Récits de Vie » :*

### **1) *Gilbert Marquès, qui êtes-vous ?***

La première définition me venant à l'esprit, un... métèque ! En cette période d'intolérance, j'emploie de mot à connotation vulgaire volontairement, pour revendiquer le mélange dont je suis issu. Né à Toulouse, je suis comme beaucoup de méridionaux de souche, le résultat d'origines raciales et culturelles multiples majoritairement méditerranéennes.

Probablement coule-t-il dans mes veines du sang espagnol, italien, arabe ou juif et cette émulsion a fait de moi un Français. L'histoire de ma région l'explique, le démontre et le refuser serait me renier.

### **2) *Depuis quand écrivez-vous et quel est votre parcours littéraire ?***

Je veux d'abord rendre hommage à mon père. Cruciverbiste acharné, c'est probablement lui qui m'a donné le goût et l'amour des mots en m'apprenant à lire et à écrire. Merci aussi à ma mère qui n'a jamais entravé mes velléités artistiques. Ainsi ai-je commencé comme comédien dès l'âge de six ans. Parallèlement à une carrière musicale débutée à l'adolescence, je me suis d'abord mis à écrire des chansons pour le groupe avec lequel je travaillais. Tout naturellement, j'ai ensuite dérivé vers la poésie, puis vers la prose pour accoster aujourd'hui sur les rives de l'histoire.

Mes premiers écrits sont parus dans les années 1960 et mon dernier roman sort cette année, en 2006. Entre ces deux dates, plus de 300 textes ont été publiés en revues ou anthologies en France et à l'étranger. Une dizaine d'ouvrages ont été édités et j'ai reçu plus de 200 prix et distinctions. En résumé, une carrière plutôt classique avec ses échecs et ses succès.

### 3) *Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire *L'Homme copie qu'on forme* ?*

Je pense ce texte, récit ou nouvelle selon les avis, suffisamment explicite. À un moment donné, j'ai résidé quelques jours en un lieu qui a réveillé de vieux souvenirs. Pour les fixer m'est venue l'idée d'écrire une sorte de lettre. Ce qui n'était de prime abord que quelques jours de vacances s'est alors transformé en pèlerinage dédié à ma mère.

Quant au titre, pour en dire deux mots, certains pourront y voir une allégorie. Plus que sur les mots, j'ai joué sur leur consonance.

### 4) *Avez-vous un modèle d'écrivain, des auteurs préférés ?*

Ni l'un ni l'autre. Comme un boulanger sa pâte, j'aime pétrir la langue avec ses mots, leurs sens et leur musicalité. Le vocabulaire français est très riche de sorte que l'on prend parfois pour synonymes des mots qui servent à nuancer la pensée pour la traduire dans tout son cheminement. J'apprécie par conséquent tous les auteurs, des plus anciens aux plus récents, qui manient la langue avec virtuosité. Parlant et écrivant plusieurs idiomes, j'ose affirmer que c'est certainement le français qui se prête le mieux à l'écriture.

Au début de ma carrière, j'ai probablement subi des influences diffuses mais je n'ai jamais imité personne, volontairement du moins. L'écriture reste une école de patience et de persévérance, d'humilité peut-être aussi car il ne se passe pas un jour sans que j'apprenne quelque chose. Rien n'est jamais acquis puisque c'est enfin une remise en question perpétuelle.

Avoir des auteurs favoris signifierait pour moi me priver de ma soif de découvrir ce que d'autres écrivent pour continuer à évoluer.

### 5) *Dans quel genre vous sentez-vous le plus à l'aise ?*

Quel que soit le thème abordé, la technique employée ou la forme adoptée (roman, nouvelle, poème), ils demandent tous autant de travail et d'attention. Quant au genre, je n'en privilégie pas vraiment sauf, peut-être, l'histoire de ce Moyen Âge Cathare me tenant à cœur. D'une façon lapidaire, je pourrai répondre que je retiens un genre littéraire (fiction, policier ou autre) en fonction de l'humeur du moment ou du thème abordé.

L'histoire, toutefois, a une place particulière, puisque je m'inspire du passé, presque toujours en parallèle avec le présent. Je ne développerai pas ici ma façon d'aborder ce type de travail. Je renvoie les curieux à mon roman, *Catharsis*, dans lequel je l'expose.

### **6) *Que pensez-vous de l'autobiographie ?***

Je dois avouer que c'est certainement le genre dans lequel je me sens le moins à l'aise, peut-être à cause d'une certaine pudeur. D'une façon générale, je le crois peu objectif sauf à transmettre une expérience et encore... Je ne pense pas, contrairement à ce qui est souvent prétendu, qu'un auteur utilise nécessairement son vécu au travers de personnages pour raconter sa propre vie ou exprimer ses idées. Il peut le faire, le fait parfois mais pas tout le temps, sans quoi il ne se renouvellerait guère. Pour moi, l'autobiographie a des frontières trop contraignantes et limitatives, même si je m'y laisse aller parfois. Dans ce cas, je le fais toujours de façon plutôt diffuse, de manière à laisser planer un doute. Ainsi, le lecteur a-t-il du mal à discerner le vrai de l'imaginaire. J'éprouve d'ailleurs cette même incertitude notamment à propos d'œuvres anciennes dont je ne me souviens plus pourquoi je les aie écrites, dans quel contexte et quel état d'esprit. En réalité, mes sources autobiographiques me servent à immortaliser des souvenirs, des moments, des images ou des gens mais toujours au travers de personnages qui ne sont moi que partiellement.

### **7) *En dehors de l'écriture, quels sont vos loisirs ?***

Je le répète, je suis quelqu'un de curieux et tout m'intéresse dès l'instant où j'en tire un savoir. Faute de temps, toutefois, je suis souvent obligé de choisir. Je citerai donc dans le désordre... Tout ce qui touche à la culture et à l'art. Les travaux manuels autrement appelés bricolage. J'ai une passion particulière pour la restauration de meubles anciens. La nature et tout ce qui va avec, dont l'entretien d'un grand jardin. Après, en vrac, la pêche, l'informatique, le rugby, bien sûr, et la taumachie.

J'ignore l'ennui !

### **8) *Avez-vous une devise, une ligne de conduite ?***

Une ligne de conduite ? La vie m'a appris à profiter au maximum de l'instant présent. Bon ou mauvais, il est toujours à mettre dans la colonne « Profit ».

Quant à ma devise, elle est simple: faire les choses sérieusement sans se prendre au sérieux ! ☐

# Georges Perec,

(1936 – 1982)

## *La mémoire abolie*

Par Claude Daugé



“ Je ne sais pas si je n’ai rien à dire, je sais que je ne dis rien ; je ne sais pas si ce que j’aurais à dire n’est pas dit parce qu’il est l’indicible (l’indicible n’est pas tapi dans l’écriture, il est ce qui l’a bien avant déclenchée) ; je sais que ce que je dis est blanc, est neutre, est signe une fois pour toutes d’un anéantissement une fois pour toutes.

- 5 C’est cela que je dis, et c’est cela seulement qui se trouve dans les mots que je trace, et dans les lignes que ces mots dessinent et sans les blancs que laisse apparaître l’intervalle entre ces lignes ; j’aurai beau traquer mes lapsus (par exemple, j’avais écrit « j’ai commis », au lieu de « j’ai fait » à propos des transcriptions dans le nom de ma mère), ou rêvasser sur la longueur de la capote de papa, ou chercher dans mes phrases, pour évi-
- 10 demment les retrouver aussitôt, les résonances mignonnes de l’œdipe ou de la castration, je ne retrouverai jamais, dans mon ressassement même, que l’ultime reflet d’une parole absente à l’écriture, le scandale de leur silence et de mon silence ; je n’écris pas pour dire que je ne dirai rien, je n’écris pas pour dire que je n’ai rien à dire. J’écris ; j’écris parce que nous avons vécu ensemble, parce que j’ai été un parmi eux, ombre au milieu de leurs
- 15 ombres, corps près de leur corps ; j’écris parce qu’ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l’écriture : l’écriture est le souvenir de leur mort et l’affirmation de ma vie. ”

(G. Perec, « *W ou le souvenir d’enfance* », p. 63, coll. *L’imaginaire*, Gallimard)

### 1. Circonstances

Georges Perec est né dans une clinique de la rue de l’Atlas (Paris 19<sup>e</sup>) le 7 mars 1936, enfant unique (une petite sœur est morte au berceau) d’un couple de jeunes immigrés juifs polonais en quête d’espoir, loin de la misère et de la menace des pogroms. Il se sont fixés rue Vilin, petite voie en courbe qui, partie de la rue des Couronnes, menait à un long escalier sur la pente du mont du Télégraphe (le « sommet » de Paris – un mètre plus élevé que la butte Montmartre !). En haut de cet escalier, se trouve l’école que fréquenta Perec dans sa petite enfance. Sur le mur de l’école a été apposée, comme sur bien d’autres murs d’école des alentours, une plaque noire commémorant la rafle et la déportation, en 1942, d’enfants juifs qui ne revinrent jamais des camps d’extermination.

Perec a perdu à l'âge de quatre ans son père, André, engagé volontaire en 1939 et tué en 1940 dans le bombardement de son camp de prisonniers, et à six ans, sa mère Cécile<sup>1</sup>, qui tenait un *Salon de Coiffure pour Dames* au n° 27 de la rue Vilin. Puis, après avoir envoyé son fils à Villard de Lans, en zone libre, celle-ci a elle-même été déportée avec sa sœur à Auschwitz ou un autre camp en territoire polonais. Au contraire de son mari, note le fils, elle n'a pas de tombe. Après la guerre, l'enfant a été adopté par sa tante paternelle, Esther. Il n'eut ensuite d'autre famille que la littérature, ou plutôt, l'écriture, depuis la simple lettre isolée (le « E »<sup>2</sup> que *W ou le souvenir d'enfance*) porte en dédicace, jusqu'à ce chef d'œuvre de plusieurs centaines de pages, *La Vie, mode d'emploi* (1978), où s'entrecroisent dans l'espace d'un petit immeuble parisien, les destins de tous ses locataires au cours d'un demi-siècle.

## 2. Le livre : *W ou le souvenir d'enfance*

C'est la plus « volontairement » autobiographique des œuvres de Pérec. Il avait alors trente-neuf ans et après des années d'hésitation, était revenu dans la *rue Vilin* de son enfance, dont il photographiait une par une chaque maison au fur et à mesure de leur démolition dans le cadre de la « rénovation » de ce déclaré « insalubre ». Sous ses yeux se détruisait le cadre de son « souvenir d'enfance ». Le dernier coup de pioche a été donné en 1982, l'année où mourait Georges Perec à l'hôpital d'Ivry, emporté par une cruelle maladie. Ne subsiste aujourd'hui de la rue Vilin que son entrée (sans un seul numéro de maison - ils se trouvent sur la *rue des Couronnes*), et un parc qu'on traverse pour rejoindre ce long escalier cité qui mène à l'école, laquelle n'a certainement pas changé.

Les différents types **d'autobiographie** auxquels se livre Perec sont servis par différentes sortes de **typographie** dans l'édition.

a) *italiques* : Ces pages, alternant avec les autres, présentent une « autobiographie imaginaire », composée, puis recomposée de mémoire par l'auteur. Le style est fluide, la construction cohérente : c'est l'histoire d'une « émigration » (une échappée ?) vers un pays lointain où règne la saine loi du sport. Cependant, on retrouve là-bas les mêmes contraintes, les mêmes absurdités que celles du totalitarisme nazi. Perec note à la fin de ce récit que cette île de la Terre de Feu abrite aujourd'hui (c'est-à-dire en 1975) les camps de la dictature fasciste de Pinochet. L'imaginaire retombe dans les fatalités du réel.

b) **typographie droite en caractères gras** : Elle exprime le réalisme historique le plus réfléchi, maîtrisé – mais aussi le plus extérieur à l'« ego » de l'auteur. Ces pages, écrites avec recul, sont gratifiantes pour le lecteur épris de clarté – mais ce n'est pas cette vérité là que recherche l'auteur !

c) **typographie droite en caractères maigres** : Ici s'exerce sans recul, de manière compulsive, souvent désordonnée, hachée d'interruption et de redites, le recueil de faits vrais, mais de moindre importance et non reclassés. Ce sont, pêle mêle, des témoignages de proches, commentaires de photos, de notes brèves, un extrait de naissance. Ces bribes présentent un aspect obsessionnel.

Le texte sélectionné appartient à cette catégorie. Mais il est singulier en ceci qu'il « ne dit rien » (I.1), ne présente aucune découverte possible du passé. Mais, en tentant de justifier une quête désespérée, il en définit les causes et les fins. En ce sens, il expose de façon tragiquement originale, la persistance lancinante de la « mémoire de l'oubli ».

Échec ? Peut-être, en un sens superficiel. Comment peut-il, évoquant le jour où sa mère le menait au train de Villard de Lans, revoir le *Journal de Charlot* et ne pas revoir le visage de celle qu'il quittait pour toujours (mais il ne le savait pas alors) ? Ne gardons-nous pas tous des souvenirs bien nets antérieurs à l'âge de six ans ? Mais cet échec, on le verra, permettra des conquêtes d'une autre nature.

### 3. Le texte : la mémoire abolie.

a) Le caractère obsessionnel de ces pages en « typographie droite maigre » atteint ici, tournant à vide, la frénésie. On note le jeu douloureux autour des verbes « dire », « savoir », « écrire », aux formes affirmatives et négative.

b) L'indicible (« l'inécrivable ») ne se situe cependant pas dans l'écriture même, mais avant.

c) Il y a « blocage » d'une écriture qui marquerait le surgissement d'un souvenir personnel, non reçu, mais venu de l'ego. Cependant, l'auteur refuse la facilité du refoulement freudien d'un souvenir insoutenable (10) : les résonances mignonnes de l'Œdipe, les « lapsus », (7-8), le « complexe de castration » signalé par la « longueur de la capote de papa », (9). Pourquoi Perec dit-il « papa » et « ma mère ». Je pense qu'il n'est pas utile de l'envisager. Nous parlons de quelque chose qui a été anéanti une fois pour toutes – deux fois (4) ? Et cependant « J'écris ». Deux fois aussi le mot est répété (13).

d) La cause du blocage se situe, non au moment de l'écriture, il n'est pas inhérent à elle, il « a été déclenché bien avant » (3). Elle ne dépend pas de l'ego du scripteur. Osons le dire : au contraire d'Œdipe, l'enfant n'a pas « tué son père », il n'a pas « couché avec sa mère », fût-ce sur le plan symbolique. Le drame n'est pas **psychologique**, mais **historique**. L'innommable de l'immonde. L'escalier, là-bas, au but de la rue abolie, qui rappelle celui du monument du Père Lachaise tout proche, dédié aux suppliciés d'Auschwitz. Là-haut, l'école des enfants déportés. Moi – qui ai échappé à leur sort, grâce à eux. (La mère de Perec a conduit à temps son fils au train salvateur de la Croix Rouge. Elle en avait le droit en tant que veuve de guerre - à cause de la mort du père.) **Eux** grâce auxquels – deux fois – **je** vis.

e) Mais pourquoi LE souvenir d'enfance ? Ne parle-t-on pas plutôt, en général de « souvenirs » (pluriel) ? Le livre de Perec ne surabonde-t-il pas de traces du passé, toutes différentes, traquées par lui ? Il est vrai qu'elles proviennent de sources extérieures. Mais s'il s'agit d'UN souvenir, lequel est privilégié, essentiel ? Ce n'est pas un épisode ou une anecdote isolés comme il a passé son temps à les collectionner, mais d'une **réalité compacte**, inanalysable, comme le bonheur, en éléments séparés. « *Nous avons vécu ensemble* » (14.).

f) Perec n'a recueilli que la mémoire de l'après, non celle de l'avant. Car avant, il s'est passé quelque chose qui n'est pas la vie, mais la vie mêlée à la mort. Aurait-il écrit s'ils n'étaient pas morts et s'il n'avait pas dû affirmer sa vie à cause de leur mort ? (16-17).

Perec n'a pas eu la grâce de goûter la « petite madeleine » de Proust qui a ressuscité la « mémoire vivante ». Il n'a pu recevoir et travailler que sur la « mémoire volontaire », dont l'auteur de la *Recherche* dit « qu'elle ne nous apprend rien sur le passé ».

Mais chez un véritable créateur, il y a des transmutations possibles. Considérons ce qu'annonce « en creux », *W ou le souvenir d'enfance*. Tout le reste de l'œuvre de Perec existe déjà, dans ce texte « vide ». □

---

1 - Je garde les prénoms « français » des parents de Georges Perec, ceux que pendant longtemps, il a seuls connus.

2 - « *La Disparition* », publié en 1969, a été écrit sans la lettre « e ». « *Les Revenentes* » (1972) ne comprend *que* la lettre « e ». La seule voyelle du nom de Perec est le « e ».



# Mémoire et Autobiographie

Par Jean-Louis Berdaguer



## Mémoire et oubli

Qu'est que la mémoire ? Le *Robert* nous dit que c'est la « faculté de conserver et de rappeler des états de conscience passés et ce qui s'y trouve associé... » On voit donc que la mémoire et l'autobiographie sont étroitement liées, la première apportant les éléments nécessaires à l'élaboration de la seconde. En effet, pour raconter sa vie, il faut se souvenir ! L'amnésique sera donc dans l'impossibilité d'écrire son autobiographie, à moins que son trouble soit partiel. Dans ce cas, le contenu en sera forcément tronqué. Il pourra éventuellement recourir au journal, dans lequel il notera ses faits et gestes, ses réflexions, mais de son passé, rien ! Plus de repères, plus d'identité. La mémoire semble donc constituer le noyau le plus intime de l'être. Si l'amnésie est une pathologie bien connue des médecins, et qui peut régresser suivant la cause, l'oubli, en revanche, est un phénomène normal, que nous connaissons tous. On oublie parce que notre cerveau ne veut pas s'encombrer d'éléments inutiles, mais aussi parce que nous n'avons pas suffisamment prêté attention à telle ou telle chose - souvent par manque d'intérêt. On peut aussi oublier pour des raisons plus personnelles, mais nous n'entrerons pas ici dans les méandres psychanalytiques : on dira simplement qu'il s'agit-là d'un mécanisme de défense du moi. La tendance est de croire que plus on vieillit, moins on se souvient. On perdrait tous les jours un certain nombre de neurones, ce qui est vrai. Or, de récents travaux en neurobiologie montrent qu'il existe dans notre cerveau des cellules nerveuses souche, capables de se régénérer, et que la perte en neurones ne serait pas significative par rapport à l'ensemble des cellules concernées. En dehors des cas pathologiques, qui relèvent du médical, il serait donc possible de garder une bonne mémoire, à condition de l'entretenir régulièrement. Certains écrivains, comme Julien Green, ont écrit jusqu'à un âge très avancé, sur des thèmes faisant appel à la mémoire. Les Mémorialistes sont, pour la plupart, d'un âge canonique (comment en pourrait-il en être autrement, puisqu'il s'agit, pour eux, de relater leur vie ?) Claude Simon (Prix Nobel de Littérature) notait : « le souvenir est à la fois antérieur à l'écriture et suscité (ou plutôt enrichi) par elle. Plus on écrit, plus on a de souvenirs »

(entretien 1993). L'autobiographie ne serait-elle pas un moyen efficace et séduisant d'activation et d'enrichissement de la mémoire ?

### Mémoire ou mémoires ?

On sait qu'il existe plusieurs formes de mémoires. Les neurobiologistes en distinguent au moins trois (en simplifiant, car il y a des sous-catégories) : mémoire sensorielle, mémoire à court terme et à moyen terme. La première est le passage obligé : c'est par un (ou plusieurs à la fois) de nos cinq sens que l'acquisition du souvenir va pouvoir s'opérer. Rappelons-nous l'importance du chant de la grive de Montboissier chez Chateaubriand ou l'épisode de la madeleine de Proust, lui restituant par l'odeur et la saveur tout un pan de son enfance. Plus méthodique, Perec dans *W ou le souvenir d'enfance*, fait appel à l'observation pour questionner de vieilles photos. La mémoire à court terme enregistre momentanément les événements qui se succèdent, mais sa capacité de stockage est faible et elle ne dure que quelques secondes : c'est un numéro de téléphone qu'on a juste le temps de noter et qu'on aura rapidement oublié. C'est grâce à la répétition (ou à l'apprentissage) et à l'association que l'on va pouvoir accéder à la mémoire à long terme, de capacité illimitée, et qui peut durer toute une vie (sans pour cela être absolument fiable : nous l'avons tous vérifié !). À cela vient s'ajouter un élément essentiel, capital à mes yeux, c'est le lien affectif qui nous rattache aux objets, aux êtres, à la vie... et à nous-même. C'est la dimension affective de la mémoire, qui nous différencie du robot ou de l'ordinateur, et qui vient tout compliquer... Cette mémoire émotionnelle, indépendante de la volonté, est aussi l'un des principaux moteurs d'acquisition des souvenirs. Elle entre inévitablement en jeu dans l'écriture autobiographique. Il est possible qu'une poésie apprise par cœur puisse rester longtemps dans notre mémoire, mais elle restera plus fidèlement ancrée si elle s'est imposée à nous par la beauté de ses vers ou parce qu'elle aura su caresser notre sensibilité. Combien en avons-nous retenu, lesquelles, et pourquoi ? Bref, c'est en faisant appel à cette mémoire affective que l'autobiographe puisera en lui des ressources inestimables, enracinées dans son moi profond : « Mon imagination, c'est ma mémoire », écrivait Jules Renard dans son *Journal*.

### Les pièges de l'autobiographie... et de la mémoire

Le récit autobiographique ne se limite pas à un assemblage de souvenirs. Il peut témoigner aussi d'un désir de justification (Rousseau, *Les*

*Confessions*), d'immortalité (Chateaubriand, *Mémoires d'outre-Tombe*) de révélation (Gide, *Si le grain ne meurt*) ou d'exorciser un passé douloureux (Perec, *W ou le souvenir d'enfance*). À travers la narration, certains auteurs chercheront à savoir qui ils sont vraiment (celui qui a été ou celui qui écrit ?) D'autres, moins exigeants, voudront simplement laisser une trace à leurs petits-enfants ou revivre par l'écriture, une période chère à leur cœur. Mais quel que soit le but fixé, il y a reconstruction, reconstitution du passé. Outre la déformation inhérente au souvenir<sup>1</sup>, la mémoire va opérer une sélection d'événements, qui reflètera plus la personnalité actuelle du narrateur que celle de son passé. De surcroît, il peut y avoir suppression d'une longue période ou, au contraire, allongement d'une séquence relativement courte, qui demandera beaucoup de lignes (quand il n'y a pas invention pure et simple, pour corriger une insuffisance du souvenir). Enfin, des faits relatifs à des périodes différentes peuvent être confondus entre eux ou leur chronologie inversée, sans qu'il y ait pour autant volonté de maquillage. Plus le passé est lointain – celui de l'enfance, par exemple – plus l'imagination, qui prédomine à cet âge-là, risque de parasiter la vérité. On voit donc qu'en s'appuyant sur les mécanismes de la mémoire, l'autobiographie apparaît comme un genre plus difficile que le roman, et c'est en partie pour cela que certains auteurs la fuient (refus de se mettre à nu<sup>2</sup>), ou la contestent (impossibilité de se rappeler tout ou d'être totalement exact<sup>3</sup>) et qu'un genre hybride comme l'autofiction a vu récemment le jour. En conclusion, c'est plus à la sincérité autobiographique qu'à la réalité objective qu'il faut se référer, et l'on s'orientera moins vers une relation exhaustive des faits que vers des récits fragmentaires, choisis et reconstitués. Enfin, nous n'oublierons pas que le souvenir étant l'expression de soi, l'interprétation que nous lui en donnons, au moment de l'écriture, est du domaine du présent et non du passé.

« L'autobiographie s'affirme comme le genre du présent, flexible, insaisissable. Elle ne copie rien mais recrée tout à l'image d'une fidélité secrète. » Robert Ferrieux, *De l'autobiographie littéraire*, Association « Récits de Vie ».

(1) Cf. l'expérience tentée par G. Perec. Il s'est rendu sur les lieux de son enfance, puis les a décrits de mémoire, tous les ans, à la même période, chaque texte étant ensuite glissé dans une enveloppe cachetée. La maladie l'a hélas emporté au bout de sept ans, sans que l'on en connaisse exactement le résultat.

(2) Conseil de Gide à Proust : « Surtout, ne dites jamais JE ! » Heureusement, l'auteur de *La recherche* ne l'a pas écouté !

(3) « Plutôt qu'autobiographiques, je préfère dire que mes livres sont à base de vécu. », Claude Simon, entretien 1989.

## ***Écoutez : ma vie, c'est la vôtre***

(George Sand : Paris 1804 – Nohant 1876)

Par Christian Massé



**P**remière femme qui entreprend la rédaction, la publication et la large diffusion du récit de son existence - depuis sa naissance et même avant avec une saga de sa propre famille -, George Sand se distingue d'emblée des précédentes autobiographes féminines, intimistes et plutôt épistolières. Elle se libère du devoir de réserve qui pèse au XIXe siècle sur la parole de la femme. Elle se situe à contre-courant des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau qui, selon elle, s'exploite à tout prix et s'offre en pâture à l'appétit du grand public ! Pas question non plus de s'inspirer des *Mémoires d'Outre-tombe* de Chateaubriand qui, à ses yeux, péchent par la fascination narcissique de l'auteur à l'égard de sa propre personne ! Ses références sont les *Confessions* de saint Augustin qu'elle admire parce qu'elles sont celles de son siècle et un secours efficace de plusieurs générations de Chrétiens. En termes religieux, plus tard, elle définit le geste autobiographique : il consiste à « immoler sa personnalité sur la scène publique pour offrir un stimulant, un encouragement, un conseil et un guide pour les autres esprits dans le labyrinthe de la vie. »

La petite Aurore Dudevant (on peut entendre : du devant) compose à haute voix des contes que sa mère appelle des romans. Adolescente, elle crée des scènes théâtrales et, jeune fille, la correspondance épistolaire ne la quitte jamais. « J'étais déjà une artiste sans le savoir, artiste de ma spécialité, qui est l'observation des personnes et des choses. » A posteriori, son autobiographie réinterprète les rêveries poétiques de l'enfance, signes avant-coureurs d'une destinée d'écriture à laquelle elle n'a ni voulu ni pu échapper. Son projet d'écriture est son projet d'existence. Aurore Dudevant devient George Sand, du nom de Jules Sandeau, son amant et coéquipier littéraire. Elle écrit : « Qu'est qu'un nom dans notre monde révolutionné et révolutionnaire ? Un numéro pour ceux qui ne font rien, une enseigne ou une devise pour ceux qui travaillent ou combattent ! » Une devise, pour elle.

Son projet de Mémoires apparaît en 1834 comme une rupture avec l'autobiographie déclinée sur le modèle rousseauiste et en vogue à cette époque. George l'achèvera en 1853. Fait significatif de sa démarche : à mi-parcours de l'écriture de son récit de vie, lente et constructive, après la désillusion politique de 1848, elle écrit : « le 5 juillet 1804, je vins au monde ! Cette connexion entre histoire collective et histoire individuelle l'interroge : la vie d'un siècle ne résume-t-elle pas la vie d'un homme ? »

Son programme ? Une série de souvenirs précis, l'histoire de ses aïeux, assez représentatifs des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, rédigée avec de multiples corrections, des professions de foi et des méditations. Pas de grande œuvre littéraire. Pas d'étude d'elle-même à l'état de personne, mais à l'état de créature humaine : elle s'en prend au culte du moi. À l'instar de Montaigne, dont elle est nourrie, elle se conçoit comme un être de passage. Son moi est « d'une étoffe trop bigarrée pour se prêter à une idéalisation quelconque ». Tel est le propre de son pacte autobiographique

Sa légitimité, en quittant la prison du moi pour écrire ses *Mémoires*, est qu'elle se veut « comme tout le monde », alors qu'elle a déjà atteint la notoriété. Elle conçoit son travail comme un devoir de solidarité envers « les plus démunis, ceux qui, faibles comme moi, et comme moi épris d'un doux idéal, veulent traverser les ronces de la vie sans y laisser toute leur toison, et s'aideront de mon humble expérience... » Elle en fait un devoir politique : la parole sandienne procède à l'élargissement progressif du « je » au « nous », se débarrasse du nom du père et de celui de l'amant. Ce « nous » fluctue entre le « moi » sandien, proche de la famille solidaire des artistes et un « nous » inscrit dans une communauté politique, celle des « enfants du siècle » qui se cherchent de nouveaux guides dans ses prophètes de l'Histoire : Louis Blanc, Edgar Quinet, Michelet...

1848. Louis-Philippe abdique et la III<sup>e</sup> République est proclamée. Sand suspend *Histoire de ma vie* pour prendre place aux côtés de Louis Blanc et Armand Barbès, amis du gouvernement provisoire. De mars à mai 1848, à la demande de Ledru-Rollin, Sand écrit pour *Le Bulletin de la République*. Elle publie ses *Lettres au peuple* et participe au lancement de l'éphémère journal *La Cause du Peuple*. Le vertige est de courte durée. Son idéalisme politique tombe après la manifestation populaire qui tourne mal au Palais-Bourbon avec l'arrestation de Barbès, Blanqui et Raspail. La vindicte bourgeoise la poursuit en l'accusant d'avoir mis le feu aux poudres. Elle retourne à Nohant.

*La Petite Fadette* est publiée en décembre 1848.

Elle donne un titre aigre-doux à la Préface : « Pourquoi je reviens à

*Ecoutez : ma vie, c'est la vôtre.*

mes moutons... » À partir de ce moment, tout en écrivant ses romans, elle a tout son temps pour mener à bien *Histoire de ma vie*. Ce n'est plus seulement une bonne affaire éditoriale : l'œuvre devient son opus majeur. Les épisodes paraissent semaine après semaine dans *La Presse*. L'impact sur les lecteurs est considérable. Ils appartiennent à toutes les classes sociales et expriment émotions et témoignages de reconnaissance. Chacun se reconnaît, se sent interpellé par la Dame de Nohant. Les frères Goncourt, qui ne sont spécialement sandiens, trouvent dans *Histoire de ma vie* : « ...des renseignements sans prix sur la formation d'une imagination d'écrivain, des portraits de caractères saisissants...dans une mémoire qui peint ! ».

(Sources : *Histoire de ma vie*, livre de poche, édition de Brigitte Diaz. *Bulletin 2003-2004* de l'Amicale des Anciens Elèves du Collège et du lycée George Sand de La Châtre)



La maison de Georges Sand à Nohant (36)

« Je ne pense pas qu'il y ait de l'orgueil et de l'impertinence à écrire l'histoire de sa propre vie, encore moins à choisir, dans les souvenirs que cette vie a laissés en nous, ceux qui nous paraissent valoir la peine d'être conservés. » *Georges Sand*

# Les adhérents témoignent...

La revue est pour moi une collection d'objets précieux, que je reprends souvent, une très agréable compagnie. Mais comment expliquer un tel épanouissement ?

Le philosophie initiale était, je pense, de faire lire et écrire le maximum de gens, alors que souvent, on s'arrête (du moins d'écrire) à la sortie de l'école. L'autobiographie, disponible et valorisante, s'y prêtait et, de surcroît, aidait l'auteur à voir différemment sa propre vie. Non la répétition stérile de ce qui fut, mais une récréation, donc une découverte.

Pour le Directeur de publication, un équilibre est à trouver entre les divers types d'auteurs, sans en privilégier aucun. C'est ce qui est fait. Certains écrivent « le texte de leur vie ». D'autres, plus habitués, s'obligent à penser à leurs lecteurs, varier leurs recherches, leur donner un sens plus général.

Le concours littéraire, dont, chaque année, le nombre de participants s'accroît, constitue un temps fort de la Revue, une stimulation supplémentaire. Il jauge aussi les progrès de la publication, chacun traitant un thème imposé. Il invite enfin à s'interroger sur son expérience et à se rencontrer sur le plan de l'esprit.

Dernier point important : si le siège de l'Association se trouve à Perpignan, les participations, elles, arrivent de toute la France, et même de pays, francophones ou non, situés hors de nos frontières. Tous ces amis sont heu-

reux de s'exprimer en français. Sans faire de patriotisme linguistique, ce tissu de relations françaises me semble une chose très précieuse.

**Claude Daugé** Professeur honoraire de Classes supérieures au Lycée Henri IV - 75012 Paris.

*Plaisir d'écrire* est plutôt pour moi « Plaisir de lire », c'est-à-dire de découvrir des pensées, des émotions, des souvenirs, des rêves, des nostalgies... en un mot, des êtres.

Le premier, c'est le Président, non par son titre, mais par son art de sentir et de traduire le génie des personnalités littéraires qu'il étudie. Il vit ceux qu'il fait vivre.

Viennent, ensuite, des auteurs divers : je ne nommerai personne, parce que chacun est « quelqu'un », quelqu'un d'autre. Et je retrouve, à travers ces inconnus, des visages qui, tout au long de mes longs jours, ont été pour moi familiers, entrevus, fugitifs ou... ignorés.

Le cœur me bat, le rire me vient, une larme monte. J'ai lu des pages qui, toutes, par certains côtés, me rappellent un feuillet de ma propre existence : si je faisais une anthologie de ces textes intimes, j'écrirai, c'est étrange, un contre-point à ma propre biographie. Et je puis remercier chacun d'être lui, en étant à ses heures un reflet de moi, lui, mon frère, mon ami, mon double... lui, mon prochain !

**Marguerite-Marie Dubois**, Professeur émérite, Université de Paris Sorbonne, 75015 Paris.

Je trouve votre initiative fort judicieuse et ne peux que renforcer votre crédibilité. En tant que nouvel adhérent, je ne peux que me louer de l'accueil qui m'a été réservé après ma participation au concours sur le sujet « Le temps qui passe ». Sans me connaître, le président Robert Ferrieux a su, au travers de son courrier, me donner la volonté de poursuivre dans ma volonté et ma passion d'écrire. De plus, votre revue est un lien constant et fort appréciable entre votre association et les adhérents. Elle permet de connaître des auteurs amateurs et de découvrir leurs écrits. Je n'ai qu'un mot à dire, « poursuivez ». Bien cordialement à tous.

**Paul Gaillard**, 54180 Heillecourt.

Mon appréciation : la revue *Plaisir d'écrire* se démarque des autres par son étude de texte en exergue. Les choix de texte ou de poème sont toujours intéressants et donnent des pistes de réflexion autour de la question de l'autobiographie. J'aime beaucoup cette revue pour la place qu'elle consacre aux passionnés d'écriture et le soin qu'elle apporte à la relecture et à la mise en page de leurs textes. Ceux-ci sont toujours soigneusement présentés et ne comportent pas de coquille ou d'erreurs de ponctuation. Une revue qui donne envie d'écrire. Une adhérente depuis 2005.

**Désirée Boillot**, 75002 Paris.

Depuis que je suis à la retraite, l'écriture est, avec la randonnée, un de mes loisirs favoris. C'est en cherchant à faire publier certains de mes textes que j'ai connu l'association « Récits de

Vie ». J'y reste pour deux raisons.

D'abord j'ai pris conscience que la plupart de mes nouvelles étaient écrites à la première personne. J'en étais le héros (ou je me mettais dans sa peau) dont je racontais, avec le plus de précision possible, une tranche de vie particulièrement significative. L'association promeut donc l'une de mes formes spontanées d'écriture.

Ensuite j'ai apprécié la qualité de sa revue *Plaisir d'écrire* qui tranche avec les innombrables « bulletins paroissiaux » qui pullulent dans les cercles littéraires régionaux. Y être publié apporte une véritable consécration. Pour les personnes isolées comme moi, cette revue donne le sentiment d'appartenir à une communauté d'écrivains (et peut être même d'écrivains). Amitiés.

**Gérard Ambroise**, 57000 METZ.

Connaissant depuis peu votre association, il m'est difficile de me prononcer sur son évolution. Ce que je peux, par contre, affirmer et vous reconnaître à vous et au Président, c'est à la fois votre sérieux et votre gentillesse. En tant que lauréat du concours, je me félicite de votre obligeance à tous les deux, de votre disponibilité et, bien que vous ayez, semble-t-il, assez peu de moyens, de votre professionnalisme. L'attention que vous portez aux auteurs, les contacts que vous établissez avec eux relèvent de ces qualités humaines qui ont, malheureusement, la fâcheuse tendance de tomber en désuétude en ces temps d'égoïsme et de vulgarité. Dans ce contexte, il est évident que vous participez à une meilleure audience de la culture dans



le genre particulier qu'est celui de l'autobiographie et je pense que tous ceux qui collaborent avec vous doivent vous en être reconnaissants.

En ce qui concerne la revue, sans doute est-elle modeste comparativement à d'autres publications avec lesquelles j'ai l'habitude de collaborer et notamment des revues québécoises mais œuvrant dans un domaine spécifique, elle est le parfait prolongement de votre action. Claire, propre, lisible, elle met les textes en valeur et c'est ce qui reste le plus important pour les auteurs mais surtout pour les lecteurs. Les textes que j'ai pu y découvrir jusqu'ici sont toujours d'excellente facture, tout en évitant le piège de la mièvrerie pourtant difficile à écarter dans ce genre. C'est aussi tout à votre honneur. Le site a les mêmes qualités de netteté et de sobriété. Outre les informations indispensables allant à l'essentiel, l'édition des textes y est parfaitement lisible et ils sont bien mis en valeur.

**Gilbert Marquès** – 31840 Aussonne, Lauréat du Concours littéraire 2006

En France, une autobiographie n'intéresse un éditeur que si l'auteur est célèbre et les médias en parlent. Pour raconter sa vie, il faut être connu, en bien ou en mal. Cependant, les inconnus aussi peuvent avoir une existence digne d'être écrite et des pensées à exprimer. « Récits de Vie » a compris cela et répare cette injustice.

Les adhérents ont la chance d'être lus et ne se sentent pas exclus du monde littéraire.

Merci à « Récits de Vie » de pren-

dre en considération qu'il n'y a pas seulement le vécu de ceux qui figurent sur les manchettes des magazines.

Contrairement à la plupart des associations littéraires, il n'y a ni copinage ni favoritisme. On se sent à l'aise, la correspondance sur Internet est sympathique, la revue bien conçue. Bravo !

**Nathalie Irène Ugo**, 75012 Paris.

Adhérent à votre association « Récits de Vie » et participant, à l'occasion, à votre publication : *Plaisir d'Ecrire*, il me plaît de vous exprimer ma satisfaction de me trouver en si bonne compagnie.

L'arrivée de votre publication est un plaisir, car les textes qu'on y trouve sont toujours agréables à lire.

**Pierre Bergantz**, 66350 Toulouges.

J'ai tout de suite apprécié cette association littéraire et sa petite, agréable revue. Cela, pour ses objectifs autobiographiques et pour les arguments parfois didactiques traités.

Les témoignages personnels proposés - surtout par les auteurs frappés par un destin cruel - n'intéressent pas la plupart des autres *revuistes*. Une crainte de choquer les lecteurs ? Comme si la vie s'écoulait paisible pour tous !

Est-ce la mode ? L'influence apparemment naïve des Etats-Unis d'Amérique ? Là-bas, les contes pour enfants, les dessins animés narrant de surhommes, ont un grand succès parmi les... adultes !

Une publication vaut par ses plumes. Parmi ses auteurs, *Plaisir d'écrire* compte notamment sur M. R. Fer-

rieux, un spécialiste de l'histoire littéraire et un érudit.

Un autre élément que je juge positif est l'humanité et le tact montrés par M. Berdaguer (fondateur de « Récits de Vie » et directeur de la revue ci-dessus) vis-à-vis des abonnés et des lecteurs occasionnels.

Je me réjouis donc d'adhérer, depuis plusieurs années, à cette association.

**Pascal-Nino Biagiotti**, Dr. es Langues modernes, 06000 Nice.

Je suis tout à fait heureuse d'être inscrite, depuis peu, à la revue *Plaisir d'écrire*. J'apprécie chaque auteur et les extraits enrichissants de tous. Je suis également auteur et espère avoir l'honneur de paraître dans votre revue. J'aimerais vous demander une chose : serait-il possible de faire une édition mensuelle de cette revue. Je vous adresse mes amitiés.

**Michèle Fuseau**, 37700 St Pierre-des-Corps

Après plusieurs années d'abonnement à *Plaisir d'écrire*, il m'apparaît que cette publication de l'Association « Récits de Vie » occupe une heureuse place parmi les textes contemporains : témoignages de moments de vie authentiques venus de divers horizons, apportant chacun sa précieuse pierre à l'édifice « frères humains », si souvent difficiles à définir.

De plus, et ce n'est pas le moindre intérêt de ces récits et poèmes, s'y trouve maintenue une affirmation rigoureuse et belle de la langue française.

J'ajouterai que chaque numéro offre quelques lignes commentées

d'un grand autobiographe français : cadeau du Président Robert Ferrieux.

**Paule Pottier**, 92600 Asnières s/Seine.

Quand j'ai découvert *Plaisir d'écrire* de l'Association « Récits de Vie », je me suis dis : « C'est ma revue ! » et ceci, pour de nombreuses raisons :

- La toute première est son attachement aux textes autobiographiques,

- On peut s'y exprimer en prose ou en vers,

- Son format : 14,8/21,

- Sa présentation claire, ses textes finement illustrés en couleur,

- Son titre : *Plaisir d'écrire*,

- Le commentaire sur des textes d'auteurs comme Rimbaud, Diderot, Chénier, Benjamin Constant,

- Sa parution tous les deux mois.

Je me suis donc abonnée à *Plaisir d'écrire*. Et j'ai l'impression d'y avoir trouvé une nouvelle famille !

**Geneviève Thibert**, 38780 Estrablin.

Née en Italie, naturalisée trop tard pour poursuivre mes études au-delà du Brevet Élémentaire que j'ai obtenu en 1937, et contrainte de travailler pour aider ma mère laissée seule par un veuvage prématuré, je n'ai jamais perdu le goût de la lecture et aussi de l'écriture.

C'est pourquoi j'apprécie énormément la revue *Plaisir d'Écrire* de l'Association « Récits de Vie », dont les textes sont très bien écrits, faciles à lire et disant un vécu personnel évident.

**Elba Lopez**, 13500 Martigues.

Nul besoin d'être célèbre et média-

tisé pour partager des moments de vie intime avec des mots qui chantent. Le « plaisir d'écrire » est une formidable thérapie pour le narrateur, mais aussi pour le lecteur qui se retrouve bien des fois dans les textes des autres. Ces extraits auraient leur place dans des lieux publics, comme les médiathèques par exemple, afin d'être parcourus par tous.

Merci à votre association pour ces agréables instants d'émotion.

**Françoise Ripaux** - 61200 Argentan.

J'ai adhéré à « Récits de Vie » un peu par hasard, au gré de recherches sur Internet pour des concours de nouvelles. La perspective de pouvoir parler de soi... et des autres, et, surtout, d'être publiée dans la revue de l'association, était très attractive pour l'amateur d'écriture que je suis.

Ensuite, les choses sont allées très vite. J'ai rapidement établi un contact régulier et sympathique avec les responsables et j'ai compris que tout le monde pouvait trouver sa place au sein de « Récits de Vie » et de sa revue *Plaisir d'écrire*, véritable lien entre adhérents et lecteurs. Ici, on ne vous juge pas : on vous conseille, on vous encourage. C'est ainsi que M. Ferrieux m'a proposé au bout de quelques mois de devenir la correspondante sur Paris, fonction que j'acceptai avec plaisir.

Ce que j'aime dans *Plaisir d'Écrire*, c'est que l'on y rencontre tous les styles d'écriture : que l'on soit simple amateur ou auteur confirmé, chacun y trouve sa place. Cette petite revue recèle souvent des talents cachés et des trésors : souvenirs heureux ou malheu-

reux, témoignages, portraits, poésie, la palette des genres y est aussi vaste que variée. Largement diffusée, elle draine un public éclectique. Elle est pour moi un support essentiel d'expression et un outil précieux pour progresser.

« Récits de Vie » et *Plaisir d'écrire* se développent régulièrement ; un jour peut-être pourrions-nous y créer une rubrique « carrefour des échanges » où chacun pourrait suggérer, apprécier, informer... dans l'intérêt commun.

En attendant, responsables, adhérents, lecteurs et correspondants sont les acteurs d'une formidable aventure littéraire qui ne fait que commencer.

**Marielle Taillandier**, 94350 Villiers-sur-Marne.

*Plaisir d'écrire* est une oeuvre à plusieurs voix, un chœur de solistes. La possibilité pour chacun de se faire entendre, sans cacophonie. C'est un livret, un petit compagnon intime que je peux emporter avec moi. Un confident qui m'écoute, à qui je peux confier mes pensées secrètes. Il saura en prendre soin, les mettra en valeur. J'ose lui raconter ma vie, et si je suis un peu maladroite, il m'aidera.

C'est un album d'images, avec le charme de ceux de mon enfance. Coloré, chaleureux, parfois désuet, il fleurit bon la langue française. Emouvants, tendres, gais, les récits font resurgir mes propres souvenirs. Je peux rêver, voyager, méditer. Etudier aussi. Comprendre.

Et si j'ai peur de perdre mes racines, mon identité, s'il y a de moi quelque part, c'est bien dans ces pages. Si je veux me connaître mieux, lire *Plaisir d'écrire*, c'est me lire, c'est

regarder en moi, ou à travers l'autre, qui je suis.

**Nadine Bonnet**, 69210 Eveux.

Un beau jour, j'ai osé envoyer un récit À une Association nommée « Récits de vie ».

Je croyais que mon texte *À l'école primaire*

N'intéressait que moi, ma femme et mes deux frères.

Très grande fut ma joie quand je vis, publiés,

Ces souvenirs d'enfance non encore oubliés.

Mon épouse, elle-même, avoua qu'elle était fière

De lire à sa famille l'ensemble de mes vers.

La publication a beaucoup d'importance;

Un mot, une phrase, un vers prennent alors tous leurs sens.

L'impression des récits leur donne une vraie valeur,

Récompense les efforts et encourage l'auteur.

Plaisir d'écrire expose des textes très divers :

De la prose, des poèmes et des récits en vers.

La lecture de ces œuvres est un réel régal ;

Mais auraient-elles leurs places dans

un quelconque journal,

Ne parlant que de guerres et de choses commerciales ?

Le talent mérite mieux. Il crée l'original.

Grâce à Plaisir d'écrire, j'offre bien volontiers

Quelques instants de vie et parfois des idées.

En échange, je reçois, de beaucoup de personnes,

Des écrits émouvants qui, très souvent, m'étonnent.

Cette revue est la preuve d'une certaine liberté

Sans laquelle il n'existe aucune humanité.

**Didier Cruchet**, 72700 Allonnes.

Je suis un membre récent, puisque je ne me suis inscrit que vers la fin de l'année dernière pour participer à vote concours de nouvelles. Je vous ai envoyé le récit d'une petite aventure survenue lors d'un voyage en train à travers l'Italie en 1963. Une histoire de pastas généreusement données lors d'une rencontre des plus improbables. Hélas, elle n'a pas été parmi les gagnants du concours. Peu importe, je recommencerai avec d'autres souvenirs. J'aime bien votre petite revue, je suis heureux de l'avoir découverte, tout à fait par hasard. Les nouvelles que vous publiez, les tranches de vie plus exactement, sont souvent très intéressantes. Je suppose que les historiens de l'avenir seront heu-

reux d'en disposer, car elles donnent sur notre société, changeant si vite, un éclairage bien différent de celui que nous offrent, que dis-je, que nous imposent les médias.

**Léon Servantie**, 33000 Bordeaux.

*Plaisir d'écrire*, c'est :

- 1) la vie, la vraie.
- 2) une oasis sertie dans un océan de sable. Elle fournit à ses adhérents des textes forts, elle relie poètes et écrivains isolés.
- 3) une eau vive, limpide, régénératrice. Elle procure à ses adhérents une force intérieure, elle permet de croire en soi.
- 4) un gâteau à partager sans modération.
- 5) la seule revue qui mérite d'être lue sur une île ou dans un ermitage.

Merci à la rédaction.

**Georgine Charrieau**, 85400 Luçon.

Ma rencontre avec l'Association « Récits de Vie » se signe par une immense satisfaction. Écrivain confirmé, j'y trouve liberté, pudeur, richesses multiples et surtout, cette humilité propre au plus profond de l'essence de chacun. La grandeur y est présente, la plume y reste unique, même si, parfois, s'ouvrent les arcanes de « blessures communes ».

Oser, c'est offrir au monde des talents enfouis. Les poèmes, récits, témoignages débordent d'émotion. L'autobiographie n'est-elle pas la chair vive des auteurs ?

Les « grands » textes font l'objet d'études épurées, aux analyses justes. Le concours à thème, les infos sur les

adhérents, les correspondants : tout cela forme un ensemble très cohérent.

L'arc-en-ciel des sentiments fait vibrer chaque numéro de la revue. Il y a un an, je devenais membre. Un seul mot émane de mon esprit : fidélité.

**Sandrine Turquier**, 76120 Le Grand Quevilly

Je prête attention à la revue *Plaisir d'écrire* depuis son premier numéro, son intention, son espérance, son éclosion.

Celui qui l'a pensée, créée et présentée, a vu juste ; communiquer par l'écrit ses souvenirs personnels ou simplement se dire au présent, est un besoin car l'acte d'écrire fortifie l'âme. Parler de soi révèle mieux sa vraie place au monde.

Plusieurs fois l'an, j'ouvre la revue avec joie, la tenir est déjà prometteur, et je considère ces témoignages, d'ici et là-bas avec l'envie de tendre les mains, pour une ronde amicale, toutes sonorités confondues, enfin !

**Martine Carrère-Estève**, 66000 Perpignan.

« Récits de Vie » est une association qui donne sa noblesse à l'écriture autobiographique. J'ai connu sa revue *Plaisir d'Écrire* par le biais du magazine « Écrire », pratiquement à ses tout débuts. Depuis, elle a beaucoup évolué, tant d'un point de vue esthétique que littéraire et philosophique.

C'est une revue élégante, pleine d'humanité, à l'image sans aucun doute de son fondateur et de son président, avec une démarche modeste et sans prétention.

C'est surtout une revue à la fois instructive, divertissante, poétique, par la richesse et la variété de ses textes aux

éditions originales. On y trouve tout aussi bien du classique (exposés et commentaires de textes de grands auteurs) que du contemporain, bref, un heureux mélange de genres en vers et en prose.

Dès que je la reçois, je la feuillette comme on tourne les pages d'un beau livre, je la détaille comme une photo de famille, comme une agréable carte postale, puis je prends plaisir à la lire intégralement. Ce que j'apprécie surtout, c'est son respect des auteurs, son aide à l'écriture et à la publication. Politique, religion, polémique, jugement, racisme, elle ne connaît pas.

Elle ne prend jamais de retard dans sa parution très régulière et cela est très appréciable pour les lecteurs abonnés dont je suis.

*Plaisir d'Écrire*, j'aime beaucoup.  
**Marie-Claire Fichet**, 57 Distroff.

J'apprécie « Récits de vie » parce que cette revue donne à chacun l'occasion de raconter un morceau de vie qui lui est cher, un morceau de roi que l'on tient au chaud depuis si longtemps dans sa mémoire qu'il en est mijoté à point et qu'il ne nous reste plus qu'à l'offrir en dégustation. Tous les goûts, les odeurs et les saveurs y sont représentés.

**Guillemette Resplandy**, 78430 Louve-

ciennes.  
Connaissant déjà le plaisir d'écrire, j'ai découvert, en 1999, *Plaisir d'écrire*, ce qui m'a encouragé à continuer... d'écrire!

Merci « Récits de Vie » !

**Henry Masson**, Correspondant breton, 29520, Châteauneuf du Faou.

*Plaisir d'écrire* pour certains, c'est « Plaisir de lire » pour beaucoup. Pour moi, je dévore toutes les rubriques. Le menu est abondant et varié : commentaires de textes classiques que je retrouve ou découvre, récits autobiographiques, témoignages, poésies, et j'en passe...

Les écrits contemporains reflètent l'immense diversité des sensibilités et la multiplicité des formes d'écriture.

Et puis, éventuellement, le bonheur de se voir publié car, pour celui qui écrit, il est important d'être lu, de créer une complicité avec le lecteur par la magie des mots.

Vous avez su offrir cette chance à beaucoup. Pour moi, j'apprécie vraiment ce que vous faites et la façon dont vous le faites.

**Colette Barthas**, Correspondante Midi-Pyrénées, 81100 Castres.

### Note de la rédaction

Cette enquête a été réalisée dans le courant du mois d'avril 2006, par courrier et par mail. Les résultats obtenus reflètent exactement le niveau de satisfaction des adhérents qui y ont répondu, qu'il soient auteurs ou simples lecteurs. Il n'a été procédé à aucune coupure ou ajout parmi les lettres reçues. À cette occasion, nous tenons à exprimer toute notre gratitude et nos remerciements à leurs auteurs pour leur contribution, qui constitue pour nous, bénévoles parfois saisis d'un doute bien naturel, un encouragement certain à continuer dans cette voie.



